

## Conférence sur Adèle – 10 juin 2023

Quand, en fraternité, nous avons parlé de l'éventualité d'une conférence, on m'a demandé d'expliquer ce qui, dans la vie d'Adèle, avait fait qu'elle devienne fondatrice, béatifiée aujourd'hui.

- Je parlerai donc de ses origines : ses parents, sa famille,
- Puis j'évoquerai son enfance : les événements qu'elle a eus à vivre, et puis les traits de son caractère bien visibles à cette période de sa vie
- Et enfin ce qu'il en est resté dans sa vie de fondatrice, et son évolution vers la fin de sa vie, très précoce, à 38 ans.

Sur quels éléments je me base : les lettres bien sûr, mais surtout la positio, ce gros document qui a été réalisé en vue du procès de canonisation, à partir duquel l'héroïcité de ses vertus a été reconnue par l'Eglise. Et dans cette positio, le très beau récit fait par sa cousine Elisabeth de Castéras, devenue Mère Marie-Joseph de Castéras, 3<sup>o</sup> supérieure générale. Devenue orpheline de mère très jeune, c'est la baronne de Trenquelléon, sœur de sa mère, qui l'a élevée au château. Donc Mère Marie-Joseph, de 9 ans plus jeune qu'elle, a bien connu Adèle enfant, et les 9 premières années auxquelles elle n'a pas assisté lui ont été racontées par les habitants du château.

### 1. Origines d'Adèle

- Ses parents :
  - Charles de Batz de Trenquelléon, baron de Trenquelléon, né en 1754, fait partie de la garde du roi. Il est absent au moment de la naissance, il est à Paris, puis avec la Révolution, il quittera le château pour tenter de sauver le roi en 1791. Ce père militaire, dévoué à son pays quel qu'en soit le prix explique peut-être le mot si souvent repris par Adèle quand elle écrit à ses amies : courage !

Voilà ce qu'en dit Mère M. Joseph :

« Les paysans d'alentour se rappellent encore la touchante affabilité avec laquelle, dès qu'il les voyait, il leur tendait la main, leur demandait des nouvelles de leur famille, entrait dans tous leurs petits intérêts. Il était pour ses domestiques comme un bon père et s'occupait de leur avenir comme s'ils eussent été ses enfants. Il avait formé le projet de doter toutes les filles de service qui quitteraient sa maison la couronne sur la tête, et ce projet, il avait commencé à l'exécuter.

A ces qualités morales, monsieur de Trenquelléon joignait les vertus qui font le bon chrétien; la Révolution française l'avait désabusé des illusions trompeuses du monde et avait tourné ses sentiments vers la religion. Son recueillement dans la prière annonçait la vivacité de sa foi et toutes nos grandes solennités le voyaient assis à la table sainte. »

- Ursule de Peyronnencq de St Chamrand, née en 1763, était descendante de St Louis à 18 générations de distance, par son père, descendant d'un fils de St Louis et par sa mère, descendante d'un autre fils de St Louis. (le risque de consanguinité est minime !) On ne se lasse pas de dire la sainteté de cette femme :

« Elle se fit remarquer de bonne heure par la supériorité de son esprit, par l'excellence de son cœur et surtout par une piété douce, éclairée, et par la pratique des vertus les plus solides. (...) Dès son mariage, elle eut conquis bientôt et sans effort l'estime et l'admiration générales; on l'appelait, dans la famille de son mari, « la femme forte ». <sup>22</sup> Monsieur de Trenquelléon avait pour son épouse une estime qui approchait de la vénération; il la considérait avec une sorte d'admiration, lorsqu'entourée de ses domestiques, elle faisait avec eux la prière, ou une lecture

religieuse; il invitait ses sœurs à aller considérer avec lui ce spectacle religieux: « Venez, leur disait-il, venez voir ma femme, c'est une sainte ».

C'est d'elle qu'Adèle a tout appris, y compris le service des pauvres et l'esprit de pauvreté.

Marie-Joseph de Castéras fait le récit des derniers instants de la mère d'Adèle :

« L'heure suprême approchait, il ne lui restait plus qu'un souffle de vie (...) Dès lors entourée de sa famille tendrement aimée, elle ne voulut avoir de pensée que pour le ciel, et après quelques heures d'une agonie calme comme l'agonie du juste, elle s'endormit tranquillement dans la paix du Seigneur le 12 novembre 1846.

A sa mort, on ne trouva que 5 frs dans sa bourse, et dans son vestiaire quelques vieilles hardes ; sa charité l'avait dépouillée. Elle avait conservé jusqu'à la fin de sa vie le deuil qu'elle avait pris à la mort de son mari : une robe de laine, un bonnet et un voile de crêpe composaient toute sa parure. »

Nous ignorons comment ils se sont rencontrés, mais le mariage eut lieu le 27 septembre 1787. Ils vivent d'abord à Paris, mais Mme de Trenquelléon préfère s'installer au château en 1789, peu avant la naissance d'Adèle.

On peut constater qu'Adèle est née dans un milieu très porteur au niveau de la foi. Dans l'aristocratie, on a le sens du service de l'autre, de la patrie, le sens du courage (c'est un mot qui revient continuellement dans les lettres d'Adèle) Le cadre de vie est magnifique, ceux qui connaissent le château peuvent le confirmer. Et même si la vie de château est très loin d'être confortable, surtout en hiver, la beauté du lieu prépare à faire de belles choses !

## 2. L'enfance d'Adèle

Adèle naît le 10 juin 1789. Elle est baptisée le jour même dans l'église de Feugarolles, avec comme marraine sa grand-mère paternelle, Marie-Elisabeth de Malide, et comme parrain le frère de sa grand-mère maternelle, Jean-Baptiste de Naucaze, remplacé le jour du baptême par l'oncle du baron, Charles de Batz. Dans l'église, **ni son père ni sa mère ne sont présents**, ce qui n'est pas surprenant quand on baptise le jour de la naissance. De plus, à l'époque, la famille est large : le château est grand et héberge non seulement le couple et les enfants, mais la grand-mère paternelle, les tantes, et tous les domestiques (8 casiers dans la cuisine)

### ○ Son caractère

Elle manifeste dès le début une forte personnalité : capable de colères dès qu'on la contrarie, mais d'une grande générosité sans doute inspirée par le comportement de ses parents. Elle fait aussi preuve d'une grande droiture, n'hésitant pas à se dénoncer quand elle s'est disputée avec son frère.

Elle reçoit manifestement une bonne formation dans la foi. Un petit événement le montre (nous sommes en pleine révolution, le château va être pillé par les révolutionnaires) :

« On s'avisa d'aller un jour faire au château de Trenquelléon une de ces visites domiciliaires qui n'étaient pas rares alors. Une brigade de la garde nationale de Nérac y arriva dans la soirée. Tous les habitants, maîtres et domestiques, sont consignés dans une salle avec défense d'en sortir ; d'ailleurs des factionnaires gardent les portes, tandis que d'autres visitent les appartements, en enlevant ce qui leur convient. La nuit arrive et il faut la passer dans la dite salle. Mme de Trenquelléon obtint cependant qu'il lui soit permis d'envoyer coucher ses deux enfants ; un ou deux factionnaires les suivirent et s'installèrent à la porte de leur chambre. La jeune imagination d'Adèle s'exaltant à la vue de cette violente spoliation, elle s'écria avec

une sorte d'indignation : « Bientôt nous serons comme le bonhomme Job! ». Cette réflexion, dans une enfant de cet âge, étonna fort le factionnaire. »

Sa générosité s'est manifestée très jeune. Avec les spoliations qui se succèdent, on n'est pas riche au château. Adèle n'en perd pas le sens de l'autre :

« Cependant une grand tante qu'Adèle avait à Paris lui envoya 200 fr ; c'était une fortune pour le moment ; mais la pieuse mère oublia ses besoins personnels, ceux de ses enfants, pour ne s'occuper que du soin d'attirer sur sa fille les bénédictions du ciel, en offrant à Dieu les prémices de son argent : « Ma fille lui dit-elle, ta tante L. t'envoie 200 fr que voici ; il y a dans les prisons de Nérac de pauvres prisonniers espagnols, sans vêtements, sans couvertures ; ne serais-tu bien aise de donner une partie de cette somme pour les soulager et le reste serait pour toi ? - Donnez-leur tout, maman, donnez-leur tout », fut la réponse de cet enfant de quatre ans. »

Adèle ne connaît pas les demi-mesures, un autre exemple le montre :

« A l'âge d'environ quatre à cinq ans, s'amusant un jour à courir à cheval sur un bâton, avec son frère, il lui vient au milieu de son divertissement et sans le suspendre, la pensée de faire le vœu de jeûner ce jour-là mais donnant à l'idée du jeûne une extension très grande, elle crut que lorsqu'on jeûnait, on ne devait pas manger de toute la journée. L'heure du déjeuner arrive ; Adèle dit qu'elle ne veut pas déjeuner ; sa mère attribue ce refus à un défaut d'appétit, la loue de ce prétendu acte de raison. L'heure du dîner arrive ; même refus ; alors les questions se succèdent et Adèle est obligée d'avouer son secret. On comprend que les parents ne se firent pas scrupule de la délier de son vœu ; elle se soumit respectueusement à leur décision. »

- **Les événements de son enfance, événements qui, dans une personnalité aussi entière et généreuse, ne vont pas manquer de l'aider à découvrir le sens de sa mission.**

Son père étant parti en 1791, Adèle ne l'aura pas beaucoup connu dans sa petite enfance. Il restera éloigné, cherchant à sauver le roi.

Le 28 septembre 1797, suite à des erreurs administratives, n'ayant rien fait qui justifie les décisions prises à son égard, Mme de Trenquelléon découvre qu'elle est sur les listes de proscription : elle a 24 h pour quitter le pays si elle ne veut pas être décapitée. Elle part donc aussitôt, emmenant avec elle Adèle âgée de 8 ans, et son frère Charles âgé de 5 ans qui ont refusé de rester au château avec le reste de la famille et ont voulu suivre leur mère..

Elle est aidée par des lettres de recommandation. Elle arrive en Espagne, mais elle doit rapidement continuer le chemin pour s'installer au Portugal, à Bragance, l'Espagne refusant de continuer à accueillir tous ces réfugiés venant de France. Le baron les rejoint enfin en juillet 1798. Adèle retrouve son père après 7 ans d'absence. Une petite sœur, Désirée, naît le 12 juin 1799.

Les lois en France semblant se radoucir, la famille se rapproche prudemment, en s'arrêtant temporairement à Saint Sébastien. Comment ne pas citer l'épisode de sa première communion dans l'église Santa Maria de St Sébastien :

« La veille de Noël 1800, Adèle, alors âgée de onze ans et demi, s'était aussi préparée pour se confesser. Sa mère, au sortir du confessionnal, se retire dans le bas de l'église pour y faire ses prières ; elle entend, quoique assez éloignée, du bruit et comprend qu'il y a vif débat entre le confesseur et la jeune pénitente ; enfin, elle voit venir Adèle, toute rouge, les yeux animés et pleurant : « Maman, maman, mon confesseur veut que je fasse demain ma première communion et je n'y suis pas

préparée ». M.me de Trenquelléon rentre dans le confessionnal pour y faire valoir les raisons de sa fille ; mais le bon ecclésiastique a de la peine à les agréer : « l'enfant Jésus serait si content, dit-il, d'entrer dans ce petit cœur ». Enfin, tout le délai que peut obtenir m.me de Trenquelléon est jusqu'à l'Epiphanie. Adèle, comprenant, ainsi que nous venons de le voir, la grandeur et la sainteté du sacrement qu'elle aurait bientôt le bonheur de recevoir, comprit aussi la nécessité de s'y bien préparer. Sa pieuse mère n'oublia pas de lui faire sentir que la préparation essentielle consiste dans la correction des défauts. »

On sait qu'après cette première communion, les colères cessèrent définitivement.

Avant de quitter l'Espagne, Adèle demande à rester pour entrer au Carmel, qui est interdit en France. Sa mère la convainc de rentrer en France et lui promet qu'elle respectera sa vocation le moment venu. La famille quitte St Sébastien le 4 novembre 1801 et arrive à Trenquelléon le 14.

Dès 1802, la famille embauche un précepteur pour l'éducation de Charles, le frère d'Adèle : Monsieur Jean-Baptiste Ducourneau. C'est un ancien religieux qui a dû tout arrêter à cause de la Révolution, il a 37 ans. (Après avoir rempli son service auprès de Charles, il rentrera au séminaire et sera ordonné prêtre en 1813. Il sera vicaire puis curé de la paroisse Notre-Dame à Agen de 1813 à 1843)

Avec la permission de sa mère, Adèle va demander à Monsieur Ducourneau **un règlement de vie** en vue d'entrer au Carmel : elle a 12 ans.

Je sens que vous ne pouvez seule remplir les grandes obligations que vous avez contractées avec votre Dieu, aussi je me fais un vrai plaisir de vous aider de mes faibles lumières, bien persuadé d'avance que vous vous efforcerez vous-même de suivre les avis et les conseils que ma charité se propose de vous donner. Je ne prétends pourtant pas gêner votre conscience et moins encore la peiner. Vous devez donc en vous mettant sous cette règle ne pas vous persuader que vous n'y manquerez jamais. Il est quelquefois des circonstances ou des raisons qui s'opposent à nos désirs et à notre zèle. Alors il faut savoir céder et quitter sans peine ses obligations dans l'intention de les reprendre aussitôt qu'on le pourra.

1. Vous devez réfléchir et admirer beaucoup pourquoi vous avez été créée? Ce n'est que pour aimer et servir Dieu et acquérir le ciel par vos bonnes œuvres.
4. La charité doit être le mobile de toutes vos actions, vous devez être prévenante, douce et patiente envers tout le monde
5. Gardez-vous bien de la critique et de la curiosité, ne veuillez jamais savoir que ce qu'on voudra bien vous dire, etc....
6. Faites des efforts pour réprimer en vous cette vivacité naturelle.' Elle sera la source de beaucoup de fautes si vous ne la modérez dès votre jeunesse.
7. Préférez toujours la volonté d'autrui quand elle ne sera pas contraire à celle de Dieu
8. Demandez à Dieu l'amour de la retraite et tâchez de vous plaire dans la solitude
10. Vous apporterez à vos actions spirituelles ou temporelles tout le soin possible pour leur perfection;
11. Je vous recommande le travail des mains, comme pouvant être très utile au salut de votre âme et vous empêcher de tomber dans des peines intérieures, qui vous arrêteraient dans votre marche.

17. Vous aurez grand soin de ne jamais rien lire qui vous porte à la crainte dans le service de Dieu ou qui vous fasse trop redouter ses jugements. Vous choisirez de préférence les lectures affectueuses qui vous attirent vers Dieu et qui vous le montrent bon et miséricordieux.

18. Quant à vos tentations et à vos peines de conscience que le démon vous suscite, tenez-vous en repos, méprisez l'ennemi, parce qu'elles ne sont rien et moins que rien.

20. Je vous recommande un grand zèle pour les sacrements qui sont les canaux par lesquels vous pouvez recevoir les grâces qui vous sont nécessaires. Dans vos confessions, vous serez simple, naïve et sincère.

24. Vous serez reconnaissante au moindre petit service qu'on vous rendra, même envers les domestiques.

Après suivent les indications pour la journée : lever de 6 à 7, coucher vers 11 h

Première pensée pour Dieu au réveil, dès que vous êtes habillée, vous vous mettez à genoux pour penser à ce que sera votre journée, puis prière du matin et oraison : le tout durera ½ h. Sujet ordinaire de l'oraison : l'amour de Dieu

Messe dans la matinée

Avant le déjeuner ¼ h de lecture spirituelle

D'autres petits offices dans la journée, un peu de récréation et travail

Le soir, ½ h d'oraison

Après dîner : récréation et travail jusqu'au coucher, après la prière en famille.

Adèle suivra ce règlement jusqu'à la Fondation : temps de prière, lectures, recommandations sur la façon de se comporter, ascèse en particulier pour dompter son orgueil. Quand on lit ses lettres et le récit que sa cousine fait d'elle, on voit combien ce règlement de vie l'a façonnée et l'a mûrie pour assumer les responsabilités qu'elle aura ensuite.

En 1802, donc au moment où elle reçoit ce règlement de vie, le nouvel évêque, Mgr Jacoupy, propose à tous ceux qui, depuis plus de 10 ans, à cause de la Révolution, n'ont pu être confirmés, le sacrement de confirmation. Proposition est faite à Adèle qui l'accepte bien sûr. Elle a 12 ans. Pour se préparer, elle demande à sa mère l'autorisation d'aller passer 6 semaines avec d'anciennes carmélites d'Agen qui s'étaient réunies pour reprendre la vie commune.

Le 6 février 1803 a lieu donc l'événement décisif dans la vie d'Adèle, qui va la réorienter dans ses désirs de vocation : **la confirmation**. Elle a 13 ans.

Au repas qui suit la célébration et auquel l'évêque a invité tous les confirmands et leurs familles, Adèle rencontre Jeanne Diché, un peu plus âgée qu'elle. Son père remarquant l'amitié qui se noue entre les deux jeunes filles, va inviter Jeanne au château. De là va naître, avec l'aide efficace de M. Ducourneau, la « Petite Société », association dont le but est de « se préparer à la bonne mort », autrement dit de vivre de sa foi en se laissant transformer par elle. C'est par correspondance que la « Petite Société » va se former, en nouant des liens d'amitié pour mieux vivre avec le Seigneur. Nous avons conservé toutes les lettres d'Adèle à Agathe, la sœur de Jeanne, qui va très vite entrer dans l'association. (Nous n'avons aucune correspondance avec Jeanne, l'amie des premiers jours). La première lettre dit bien l'esprit de cette correspondance, c'est la première lettre que nous ayons d'Adèle, elle a 15 ans :

+ J.M.J.T.

Ce 2 février 1805

Dieu doit être le principe de toute **amitié chrétienne**.

*Mademoiselle,*

*Je ne saurais vous exprimer tout le plaisir que m'a fait votre lettre et l'espoir que j'ai que vous voudrez bien continuer une correspondance qui ne sera, je l'espère, que pour la gloire de Dieu, ainsi que notre union. Vous êtes la sœur de mon amie, il n'en fallait pas davantage pour m'inspirer le plus vif intérêt. A cela nous avons ajouté une association qui n'a fait que m'inspirer un plus fort attachement. Ainsi, ma chère associée, vous savez comment nous nous écrivons, Mademoiselle votre sœur et moi ; par conséquent, si vous voulez, ce sera de même ; nous nous ferons part de nos bonnes pensées, et Dieu, pour l'édification de l'une et de l'autre, nous en suscite qui peut-être ne nous seraient pas venues sans cela. Vous savez aussi que nos lettres doivent être communiquées aux autres associées comme il est dit dans le petit règlement. Nous ne devons chercher dans ces lettres que notre avancement et ne pas trop rechercher le style, dire tout couramment ce qu'on croit convenir à la personne à qui l'on écrit. Je vous propose, Mademoiselle, de donner une intention dans la première communion que nous ferons, pour que Dieu bénisse notre nouvelle correspondance.*

*Ce qu'il ne faut cesser de nous inculquer, c'est l'amour de Dieu. Le jour que vous recevrez ma lettre est le jour où cet amour du Père et du Fils, qui est le St Esprit est descendu sur nous. Conservons la mémoire d'un jour si heureux pour nous.*

*Tâchons de rallumer, si nous avons eu le malheur de l'éteindre, le flambeau de l'amour divin que le St Esprit vint en ce jour allumer dans nos cœurs si nous l'avons reçu dignement. Si une de nos chères associées à le bonheur de s'unir à Jésus ce jour-là, je réclame ses prières, moi qui n'aurai pas le même bonheur suivant les apparences.*

*Que je désirerais, Mademoiselle, que quelque occasion survint pour que je jouisse du plaisir de vous voir et de vous témoigner toute l'amitié que vous m'inspirez en Dieu ! En attendant, voyons-nous en Dieu, il est l'unique principe de toute amitié chrétienne et le seul lien durable. Quand on s'aime en Dieu, pour Dieu et en vue de Dieu, on est sûr de s'aimer toujours, au lieu qu'une amitié qui n'a pas pour fondement cette base ne peut subsister longtemps, au moins pour l'ordinaire ; la moindre chose cause du refroidissement, au lieu qu'en s'aimant en Dieu, quelque chose qui arrive, les raisons de s'aimer subsistent toujours. J'espère et je désire que ce soit sur ces motifs que commence une amitié qui durera jusqu'à notre mort.*

*Ainsi, Mademoiselle, j'ai la confiance que Dieu bénira notre union et me procurera l'avantage de profiter de vos exemples et de vos conseils. Et, afin que cette union soit plus intime, je vous prie de prendre et de me permettre de prendre dorénavant dans nos lettres le titre d'amie. J'attends de vous cette marque d'amitié ; et que je ne verrai plus dans votre première lettre le nom de « Mademoiselle ». Ainsi, ma chère amie, conservons ce doux nom toujours et tâchons de ne nous écrire et de ne nous aimer que pour Dieu et sans mélange d'intérêt propre et d'une amitié purement humaine.*

*Je finis, ma très chère Amie, en vous priant de ne pas m'oublier auprès de toute la Société que j'embrasse bien tendrement ainsi que vous dans le divin Cœur de Jésus.*

**ADÈLE DE BATZ**

On sent que désormais, Adèle s'oriente vers un **autre type de vocation et de mission** que celle du Carmel. Son esprit missionnaire s'exprime fortement et demande une action directe, pas seulement la prière. D'autre part, indépendamment du caractère religieux très marqué de

ce courrier, on peut noter une capacité très particulière d'Adèle à se lier d'amitié, et cela est clairement une raison de la réussite de cette Petite Société qu'elle fonde : il faut savoir se faire des amies, pour pouvoir les amener à Dieu.

Par ailleurs, à l'école de sa mère, elle va se consacrer à l'aide aux pauvres, faisant des ouvrages à vendre, de l'élevage, faisant des emprunts pour subvenir à leurs besoins.

C'est le 30 janvier 1811 que l'on trouve pour la première fois dans ses lettres la mention de sa petite école. Quand l'a-t-elle commencée ? Nous n'avons pas de précisions. Nous savons qu'à l'époque, l'Etat ne prenait pas en charge l'éducation des enfants. Les garçons des familles de l'aristocratie et des familles aisées bénéficiaient d'un précepteur. Les filles n'avaient que leur mère pour apprendre à lire et à écrire. Les besoins dans les campagnes sont donc énormes, les enfants sont utilisés dans les travaux des champs et viennent au château à n'importe quel moment. Adèle lâche tout pour les prendre en charge. Pourquoi ne voit-on l'écho de cette activité qu'en 1811, Adèle a alors 20 ans ?

Peut-on penser que la correspondance qui vient de commencer avec le Père Chaminade en 1808 a déclenché cette activité nouvelle ou existait-elle avant ? Le but est de leur apprendre à lire et à compter, mais surtout de leur enseigner le catéchisme, tout en subvenant à leurs besoins si nécessaire. Il ne faut pas oublier qu'une des motivations d'Adèle est aussi de permettre à des petits protestants de sortir de leur hérésie : l'œcuménisme n'existe pas encore ! Pour les catholiques de l'époque, les protestants sont damnés, et le service que l'on peut leur rendre est de les convertir. Nous sommes dans une région où il y avait beaucoup de protestants. On ne peut garder pour soi le beau cadeau que l'on a reçu, de la foi catholique.

Adèle va trouver un accompagnateur de sa vie spirituelle auprès de Monsieur Larribeau, curé de Lompian, à 13 km de Trenquelléon. Une fois par an, Adèle fait là, avec ses amies, une retraite. Elles logent chez l'habitant et reçoivent les enseignements très recherchés de M. Larribeau. Plus tard, Adèle va s'apercevoir que M. Larribeau est affilié à la Congrégation du Père Chaminade depuis 1804.

C'est en 1808 qu'Adèle va découvrir le Père Chaminade. Vous connaissez les circonstances. La mère d'Adèle, en visite chez sa propre mère à Figeac dans le Lot, fait la rencontre de M. Lafon, un disciple du Père Chaminade. Ils échangent sur ce que fait Adèle de son côté, Chaminade de l'autre : tous les deux travaillent à répandre la foi catholique, à former les chrétiens à une vie de foi solide, à en faire des missionnaires. Le cadre n'est pas le même, l'un à Bordeaux en pleine ville, l'autre à la campagne, l'un est prêtre, l'autre est une jeune laïque. Mais l'inspiration est la même et se réalise sous des formes différentes : il apparaît évident qu'il faut les mettre en relation. Là commence une longue correspondance. De 1808 à 1814, il ne sera jamais question d'autre chose que de la Congrégation, c'est-à-dire des groupes de laïcs auxquels Adèle et sa Petite Société se sont affiliés. Adèle est enthousiasmée par les nouveaux aspects de la vie de Marie qu'elle découvre dans le Manuel du Serviteur de Marie que le Père Chaminade lui envoie.

*« Que j'aime ces petits livres, ma très chère amie, toutes ces belles prières, ces belles instructions, ces beaux cantiques en l'honneur de Marie ! Nous avons donc le bonheur d'être ses enfants, membres de sa famille privilégiée. Oh ! confions nous donc à cette tendre Mère, elle est le refuge des pécheurs. » (Lettre 909 du 19/01/1809)*

Mais c'est à ce moment-là qu'arrive **une autre épreuve**, qui va à nouveau réorienter toute la vie d'Adèle.

« Elle venait d'entrer dans sa vingtième année, lorsque sa main fut demandée par un gentilhomme qui, lui aussi, unissait à un mérite distingué une haute position sociale. M. et M.me de Trenquelléon ne pouvaient souhaiter pour leur fille un parti plus avantageux; ils lui parlèrent donc de la démarche faite à son sujet, mais sans la presser d'accepter. Malgré la parfaite liberté qui lui était laissée, elle se trouva dans une pénible anxiété ; le mérite du gentilhomme ne lui était pas inconnu ; elle n'était pas insensible aux avantages qu'elle rencontrait dans cette alliance ; son cœur la pressait de dire oui, mais sa conscience lui disait fortement que Dieu avait sur elle d'autres desseins. La pieuse mère souffrait cruellement de l'espèce d'angoisse dans laquelle sa fille était plongée ; mais elle laissa à Dieu de décider dans le parti qu'elle avait à prendre. Mlle de Trenquelléon consulta M. Larribeau qu'elle avait choisi pour directeur de son âme, mais il refusa de lui donner une décision, se contenta de l'engager à prier : « Je croyais, lui ajouta-t-il cependant, que Dieu, mademoiselle, avait d'autres desseins sur vous ». Ce mot eût été peut-être suffisant à une âme moins agitée que ne l'était celle-ci, mais la nature combattait trop fortement contre le sacrifice entier de tout son être si promptement fait. Un avis indirect ne lui suffisait donc pas, il fallait pour la sortir de son indétermination un conseil formel, et il lui fut donné par un ecclésiastique de mérite, lequel avait aussi sa confiance et qui sentit la nécessité de faire cesser cette violente agitation. « Refusez, mademoiselle, lui écrivait-il, un consentement serait imprudent dans votre actuelle situation morale ; si, plus tard, vous croyez connaître que Dieu vous veut dans le monde, vous êtes dans une position à être sûre de trouver toujours un parti avantageux ». Cette décision remit le calme dans l'âme de Mlle de Trenquelléon ; elle pria donc ses parents de faire une réponse négative. »

Nous n'avons aucune lettre d'Adèle entre la fin juillet 1807 et janvier 1809. Il semble que cela correspond à la période de trouble qu'elle traverse. Une lettre de 1815 nous montre en tout cas qu'il ne s'agit pas pour elle d'un renoncement temporaire, mais d'une décision définitive de se donner à Dieu :

*« C'est précisément la veille de ce saint jour (la présentation de Marie), il y aura sept ans, (c'est-à-dire le 20 novembre 1808) je dis positivement non pour un établissement qu'on me proposait. »* (lettre 282 du 19 novembre 1815).

Le refus est donc un acte positif pour elle.

On peut se demander si l'épreuve traversée à ce moment-là ne l'a pas affaiblie puisque l'année suivante, elle va tomber malade, probablement en novembre 1809 et devra s'aliter pendant 6 semaines (typhoïde ?)

C'est en octobre 1812 qu'on trouve, dans une lettre d'Adèle (elle a 23 ans) la mention d'un « **cher projet de Trenquelléon** ». Autrement dit, lors d'un séjour d'Agathe Diché à Trenquelléon, elles ont commencé à penser à un projet. (Jeanne s'est mariée en 1805) On sait, d'après ce qu'il est devenu, que c'est un projet de vie religieuse. Mais c'est seulement en 1814 que cette question commence à se poser avec le Père Chaminade. Jusque là, la correspondance ne parle que de la Congrégation, c'est-à-dire de l'organisation des groupes de laïcs. Donc c'est après avoir déjà mûri ce projet de vie religieuse avec ses amies qu'elle va en parler au Père Chaminade, qui avoue alors avoir aussi un projet sur elle. Il dit qu'il attendait de vérifier si Adèle était digne de confiance, s'il sentait la possibilité d'aller plus loin avec elle.

On sait que l'élaboration du projet va prendre du temps. Le Père Chaminade craint que la vie religieuse n'empêche de se consacrer aux groupes de laïcs qui sont premiers pour la mission. Puis c'est quelqu'un qui prend toujours le temps de réfléchir avant de prendre une décision, et il est débordé de travail. Adèle va devoir apprendre la patience. Plusieurs projets de voyage du Père Chaminade à Agen échouent.

Pendant ce temps, Adèle accompagne son père qui s'est progressivement paralysé, et ce jusqu'à sa mort le 18 juin 1815. Elle devient alors libre de ses mouvements.

C'est finalement le 25 mai 1816 qu'a lieu le grand jour : Adèle et ses amies se retrouvent à Agen, avec Marie-Charlotte de Lamourous pour les aider à structurer la nouvelle fondation. Elles ne rencontreront le Père Chaminade pour la première fois que le 8 juin 1816, 15 jours plus tard, c'est dire toute la confiance qu'Adèle lui faisait pour accepter de faire une fondation sans l'avoir jamais vu.

### 3. A partir de la fondation

Toutes les qualités d'Adèle vont s'épanouir avec la Fondation : Mère Marie-Joseph décrit avec enthousiasme toutes ses vertus : foi, humilité, pauvreté, mortification, patience, charité... C'est d'abord la preuve qu'elle a été très aimée de ses sœurs qui se sont senties accueillies, aidées, écoutées par elle.

Si on écoute Adèle, les choses ne sont pas si simples, vues de l'intérieur ! Elle se confie dans ses lettres à Emilie de Rodat, elle trouve que sa charge de supérieure est bien lourde :

*« Oh ! ma bonne sœur, veuillez bien m'aider de vos conseils pour le gouvernement des sujets ! C'est ce que je trouve de bien pénible dans ma charge : des caractères souvent opposés qu'il faut savoir contenter et accorder; des vues toutes pour le bien, mais cependant différentes. Et j'ai pourtant de saintes filles ! Que serait-ce si le bon Dieu, connaissant ma faiblesse, ne m'avait pas donné de si pieuses compagnes ! »* (Lettre 354.6 du 29 janvier 1820)

*« Priez, chère sœur, pour moi qui n'ai pas du tout l'esprit intérieur ! Je me livre trop aux œuvres extérieures et je néglige le soin de ma propre perfection. Et cependant, que nous servira d'avoir gagné tout l'univers, si nous venons à nous perdre !  
Travaillons à notre sanctification, ma chère amie, une supérieure sainte fera beaucoup de choses, tandis qu'une imparfaite arrêtera les grâces de Dieu, y mettra obstacle : quel compte à rendre ! »* (Lettre 417, 6.7 du 9 décembre 1820)

On trouve là tout le dynamisme d'Adèle, son désir de bien faire et les difficultés constantes de sa fonction. Elle est toujours aussi active, mais guider les autres par correspondance est plus facile que dans la vie communautaire ! Et son caractère est toujours là, elle s'en plaint...

*« Priez le bon Dieu pour moi, chère mère, car je suis bien pauvre en vertu : un rien m'impatiente ; ma vivacité me fait faire cent fautes dans la gouverne. O mon Dieu, suppléez par votre grâce à mes défauts et à mes négligences. »* (Lettre 470.6 du 13 mai 1822)

Si les colères de la petites enfance ont disparu, Adèle n'a jamais cessé de se plaindre de sa vivacité : on n'éteint jamais un tempérament aussi ardent.

Un autre trait de caractère d'Adèle, au delà de son obéissance stricte au Père Chaminade, c'est sa capacité à reconnaître les motivations peu claires qui ont pu l'animer, et cela la rend très attachante. En 1820 apparaissent les premiers symptômes de la tuberculose qui l'emportera en

1828. Les sœurs ont prévenu le Père Chaminade qu'elle toussait et qu'elle était très fatiguée. Il va lui interdire pendant quelque temps les activités et lui demande de se reposer. Elle lui répond par des lettres fort intéressantes :

*« Mon respectable Père,*

*Un désir venu de vous me vaudrait un ordre d'obéissance. C'est donc avec soumission à la volonté de Dieu que je reçois cette épreuve. Je désire, mon bon Père, qu'elle serve à ma sanctification ; et, sous ce rapport, j'avoue que j'en avais peut-être besoin. Car, pour ce qui est de ma santé, la légère indisposition que je viens d'éprouver a momentanément presque totalement disparu et j'aurais bien la force corporelle pour reprendre tous mes exercices. Quoi qu'il en soit, je veux vous ouvrir mon cœur.*

*La cessation de l'œuvre extérieure où j'étais, pour ainsi dire appliquée depuis quatorze ans, est un véritable sacrifice pour moi ! Je trouve un vide pénible dans mes journées, que je désirerais remplir par l'amour de Dieu et par une surveillance plus habituelle sur la communauté. Pour ce qui est de l'amour de Dieu, mon cœur est sec et aride et ne peut absolument s'occuper seul à seul avec son Dieu. Apprenez-moi à le faire, mon digne et unique Père ! Car je sens que Dieu a une vue de perfection personnelle pour moi dans ce qui se passe... »* (lettre 378 du 22 mai 1820)

Et une semaine plus tard :

*« Plus je vais, plus je sens combien mes infidélités me méritent que le Seigneur ne veuille plus d'un pareil instrument ! Je sens que c'est l'amour-propre, le désir de l'estime et de l'approbation du monde qui a été le mobile de presque toutes les œuvres que j'ai entreprises sous le prétexte de zèle ! Demandez pour moi une profonde humilité et l'amour de l'oubli, si conforme à mon état ! »* (Lettre 381 du 30 mai 1820)

On sent qu'elle obéit comme elle l'a toujours fait, mais que cela a un prix fort. Elle minimise son malaise, et il faudra qu'elle soit vraiment à l'article de la mort pour dire qu'elle n'en peut plus. Mais elle constate qu'elle n'arrive plus à prier, elle réfléchit et analyse les raisons qui ont motivé toute son œuvre depuis le début : toutes nos motivations les meilleures ont des ambiguïtés et c'est ce qu'elle réalise. D'autre part, elle reste fondatrice et voit que ses sœurs sont aussi fatiguées et qu'elle ne peut les aider, c'est une véritable souffrance.

La maladie va effectivement être un rude chemin spirituel pour elle. Elle passe par différentes phases : elle minimise, puis elle a des moments de dépression, voyant qu'elle peut de moins en moins travailler, et souffrant toujours, elle ne peut plus rien manger, pour finalement arriver à une acceptation profonde et se laisser aller dans les mains du Père.

Dans les Notes autographes de sa dernière retraite en août 1827, on la sent paisible et prête pour le grand passage :

*« 1. Le fruit que je veux retirer de cette retraite est l'entier oubli de moi-même pour dévouer ce qui me reste de temps à vivre à l'œuvre de ma perfection et au soin de mes chères filles en Jésus Christ et au bien de l'Institut et de ses œuvres, à la plus grande gloire de Dieu.  
2. Le second point que j'en prétends retirer, c'est de me préparer à entrer dans mon éternité qui suivant les apparences est prochaine pour moi... »*

Dès lors, les lettres courtes laissent transparaître l'acceptation :

« Vive la volonté de Dieu », « Ma santé ne se rétablit pas ; le bon Dieu, dans sa grande miséricorde, veut me donner le moyen de faire pénitence. »

et dans sa dernière lettre :

« Mon cœur vous chérit toutes et prend part à vos peines et vous veut grandes saintes. »

C'est son testament spirituel...

Six semaines plus tard, c'est dans un cri de louange qu'elle peut rencontrer son Seigneur :  
« Hosanna au Fils de David »

Une dernière chose que j'aimerais vous partager, c'est la lettre que sa mère écrit au Père Chaminade après la mort d'Adèle. Il lui a demandé ce qu'elle souhaitait pour le monument et des détails sur la vie de sa fille :

Ce 20 janvier 1828

*A monsieur Chaminade, chanoine honoraire,  
au couvent des filles de Marie, à Agen.*

*J'étais bien persuadée, monsieur, des regrets que vous causerait la perte de notre fille commune, à vous, monsieur, d'une manière spirituelle, et à moi, par la nature. Il nous semblait qu'elle aurait pu être encore utile sur la terre à l'œuvre de Dieu, mais le Seigneur ne l'a pas jugé ainsi et, si selon toute apparence elle est dans son sein ou ne tarde pas à y être, ce sera une protectrice zélée : elle l'était tant sur la terre !*

*Ce sera avec une grande satisfaction que je donnerai les détails de son enfance et de sa jeunesse. Elle a été prévenue de la grâce avant l'usage de la raison. On prendra de mes notes ce qu'on jugera nécessaire à l'édification. Quant à la généalogie, comme une vie de cette espèce doit prêcher l'humilité, sans laquelle il n'est pas de vertu, je crois qu'on doit se contenter de dire qu'elle était fille de m. de Batz, baron de Trenquelléon, ancien officier aux gardes françaises, chevalier de saint Louis, avec le grade de colonel dans les armées de sa majesté, et de demoiselle de Peyronnencq-Saint-Chamarand.*

*Je n'ai aucune idée, monsieur, pour le monument. Faites-le faire suivant que vous le jugerez à propos : il sera toujours bien.*

*J'apprendrai toujours avec intérêt tout ce qui concerne l'organisation des filles de Marie, ainsi que tout ce qui les regarde. Cet institut me sera toujours bien cher et j'aurai toujours pour vous, monsieur, les sentiments les plus respectueux. Je n'oublierai jamais la satisfaction, qui, hélas ! est perdue pour moi, que vous m'aviez accordée de pouvoir voir ma fille d'une manière particulière.*

*J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec la plus grande vénération, votre très humble et très obéissante servante*

*Peyronnenc de Trenquelléon*